



Suivre le fléchage « visite »
Durée du parcours :
environ 1 heure

LICHENS — Mon Colonel & Spit

Exposition en plein air
Du 18 juin au 18 septembre 2022

Avec : Chloé Arrouy, Alexandre Bavard, Jonathan De Winter, Dick & VLE, Jeroen Erosie, Tommy Lhomme et Mon Colonel & Spit

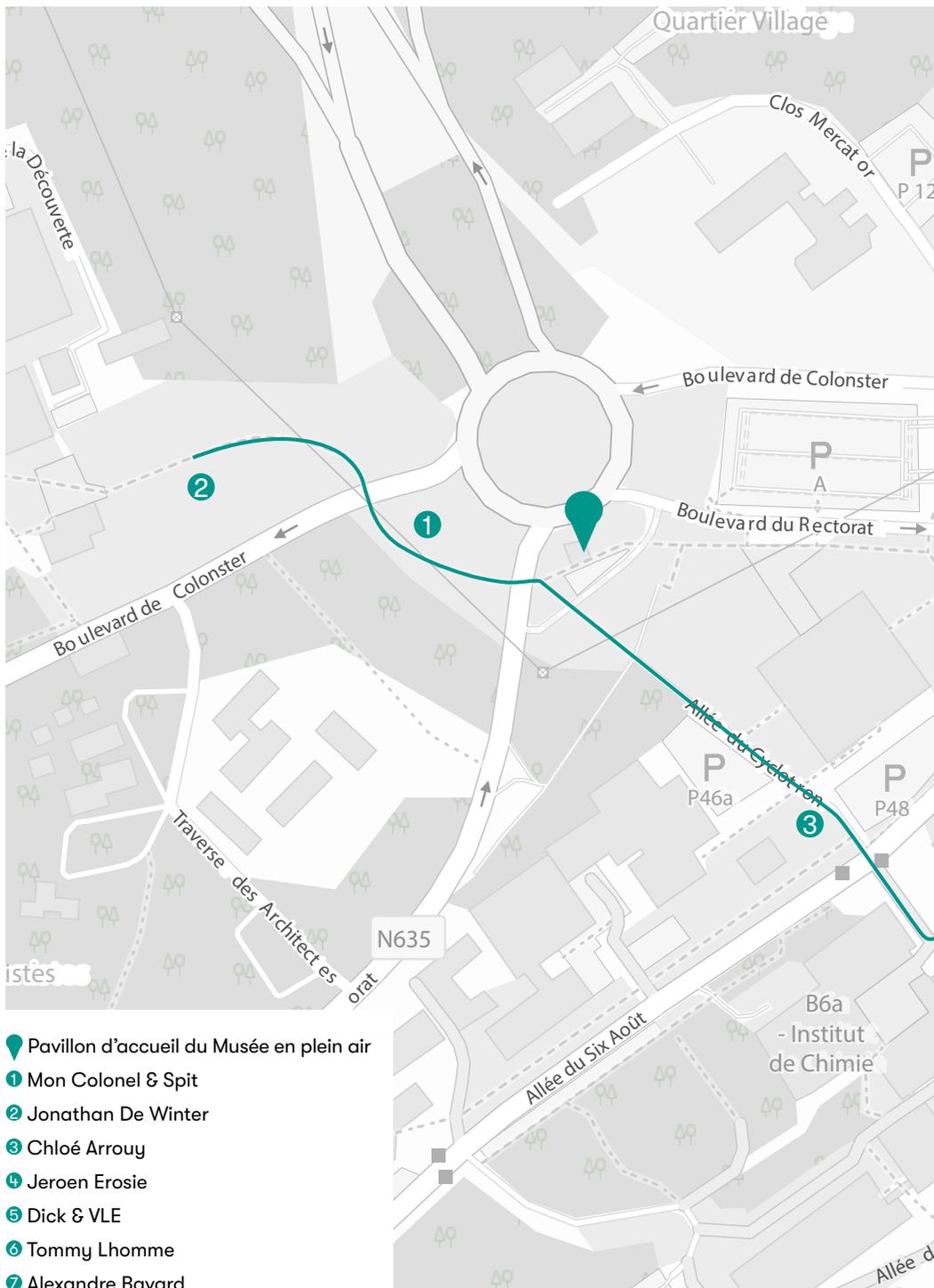
Tout cet été, le Musée en plein air du Sart Tilman donne carte blanche au duo d'artistes liégeois Mon Colonel & Spit qui propose une exposition d'installations artistiques en plein air sur le campus universitaire du Sart Tilman. Intéressés par les collaborations et la mise en relation de jeunes artistes, d'artistes émergent·e·s et plus reconnu·e·s, ils proposent une exposition collective gravitant autour de leur univers artistique. Venu du street art, ils ont évolué vers une pratique entre pop art et art brut déclinée dans différents médiums. C'est cet esprit libre, provocateur et décalé qui anime aussi le travail des artistes qu'ils ont sélectionné·e·s.

Mon Colonel & Spit ont envisagé les artistes d'abord en fonction d'un certain type d'énergie et de dynamique dans le travail. Ils proposent ainsi des artistes aux disciplines le plus souvent hybrides ou aux univers contrastés. Ils affirment ainsi : « Nous avons voulu réunir des énergies autour d'un projet commun, partager notre carte blanche en huit, et disposer

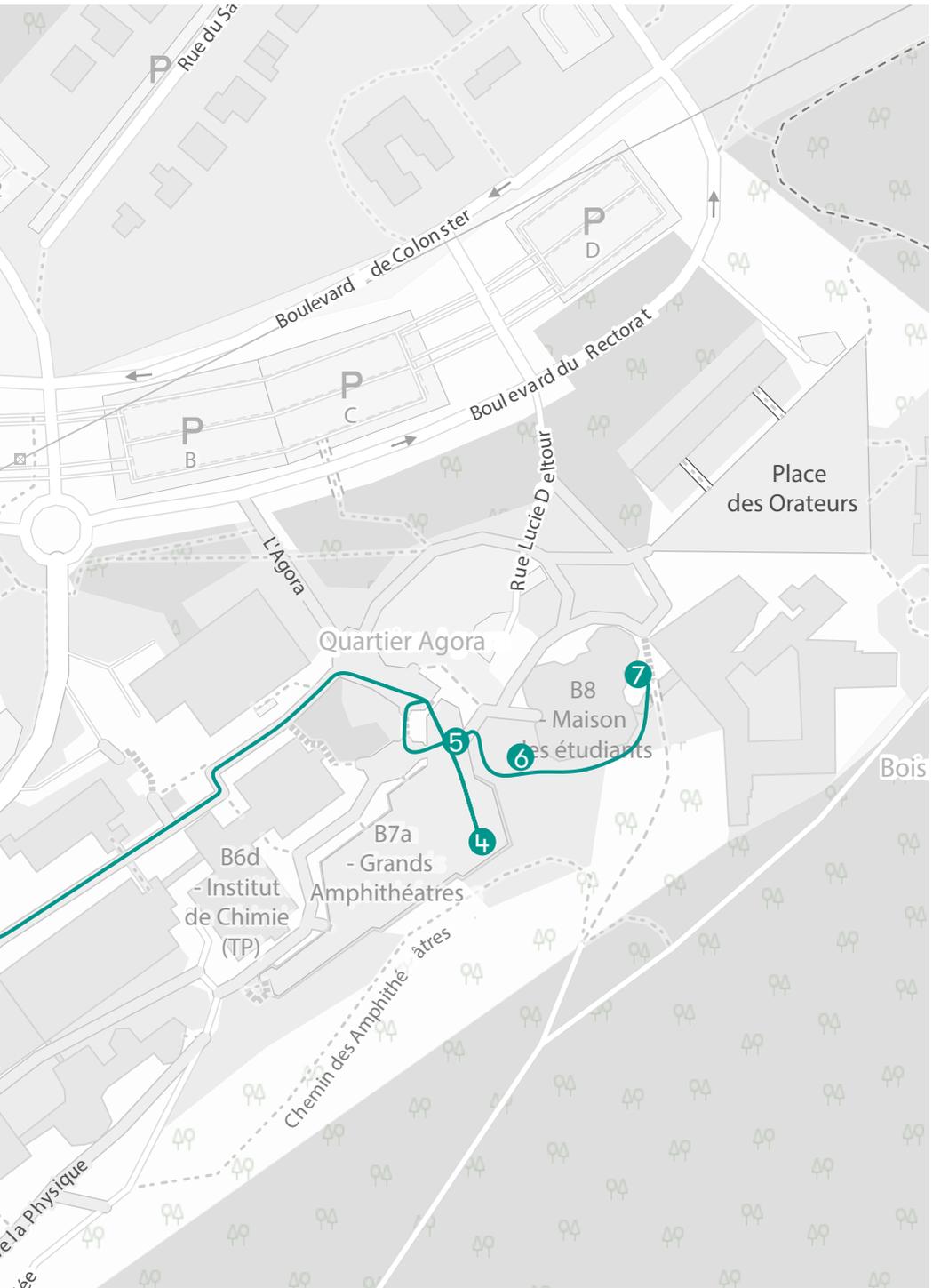
ces huit morceaux selon nos centres d'intérêt et nos sensibilités, tout au long d'un parcours dans un lieu que nous fréquentons depuis l'enfance. Rassembler des artistes qui se nourrissent aussi bien de ville que de nature. Des artistes qui circulent entre l'écorce et le béton. Créer des dialogues ou des ruptures avec les œuvres du Musée en plein air. Une promenade dans le sentier de Mon Colonel & Spit à travers l'œil des artistes invité·e·s. »

Un événement de clôture, prévu à la mi-septembre, proposera une performance d'Alexandre Bavard, des DJ sets de Mon Colonel, Dick & VLE et d'autres surprises.

L'objectif des expositions temporaires au Musée en plein air est double : soutenir et mettre en avant la création contemporaine et valoriser la collection permanente qui est de facto mise en lumière à ces occasions, qui plus est lorsque les artistes s'en font directement écho dans leurs œuvres.



-  Pavillon d'accueil du Musée en plein air
-  1 Mon Colonel & Spit
-  2 Jonathan De Winter
-  3 Chloé Arrouy
-  4 Jeroen Erosie
-  5 Dick & VLE
-  6 Tommy Lhomme
-  7 Alexandre Bavard



① Mon Colonel & Spit, Comité d'accueil, 2022

Céramiques, peinture de carrosserie
En symbiose avec l'œuvre *Des racines* (2015)
de l'asbl Songes

«Depuis 2021, nous travaillons principalement sur la "paréidolie", l'art de voir des visages partout, appliquée aux formes de céramiques créées par l'autre, dans notre duo artistique. Ces formes sont l'élément déclencheur de notre imagination. Pour notre intervention dans le cadre de cette exposition, nous voulions utiliser le même processus créatif. Notre regard s'est directement porté sur ce bosquet d'oliviers morts, à quelques dizaines de mètres du pavillon d'accueil du musée. Ces troncs écorchés, tels des chevaliers sans tête ou des marionnettes décapitées, ne demandaient qu'un visage pour s'humaniser. C'est le point de départ de notre parcours, une sorte de comité d'accueil. Certains y verront des chasseurs embusqués qui se fondent dans la nature pour accueillir les animaux de passage et d'autres les membres d'un comité de baptême prêts à traumatiser les nouveaux venus, ou encore un bosquet d'épouvantails où aucun oiseau ne se posera cet été. Un tronc, un cailou, des visages... L'imaginaire pour la vie...»
– Mon Colonel & Spit

Le duo d'artistes liégeois Mon Colonel & Spit, formé en 2008, est composé d'Éric Bassleer, alias Mon Colonel (Liège, 1974), et Thomas Stiernon, alias Spit (Liège, 1977). Leur pratique artistique se décline à travers de nombreux médiums tels que le dessin, la peinture, la photographie ou encore la céramique. La plupart du temps, des œuvres créées dans ces différentes techniques se trouvent rassemblées dans des installations multiformes qui reflètent leur univers, fait de références au quotidien, à la culture populaire et urbaine mais aussi empreint d'humour et d'ironie. Le tout baigné dans une joyeuse naïveté.

② Jonathan De Winter, Sculpture camping, 2022

Tentes igloo Quechua
À proximité de la cafétéria Polytech

«Exigez d'ici d'être un nulle part à la fois.
Un zoning gris, glaner la ville et vivre le bois.
Comme une invective qui construirait l'instant,
tout en niant le temps.
Un endroit, ses envers.
Potentialiser, minimum, mille univers possibles.
Penser l'absence des lieux désertés qui
résistent,
et les constances des abandons des places
fréquentées à l'excès.
Archéologie de l'action du chantier constant
de nos impossibilités, face à des Agoras
muettes.
Des no-man's land déclassés en terra
incognita
Indigène Urbex.
Architecture vernaculaire.
Tût doux son du perpétuel chantier.
Mise à mal de la maîtrise.
Mise en marche de l'aléatoire.
Mise à mort du souverain dédaigné de l'artiste.
Jamais l'espace ne doute de la légitimité de la
liberté d'un espace libre.
Construire l'espace, simplement, comme on
respire le temps.
Et s'y voir ancrer des présents.
Tracez des dessins dans les mémoires
scarifiées des imaginations, encrez, ocrez-les.
Sur les tracés enfouis des carrés dans les
champs, Lidar Angkor des jungles.
Zones sauvages.
Réserves de parkings naturels.
Bois-acier trempé, table rase,
inexplorée.
D'ultimes terres vierges où déposer des
fantasmes de futurs décroissants.
Par une après-midi d'été.
La rivière, fraîche, qui passe dans le dos,
chatouillée,
sur le toit du dépôt.» – Olivier Chaltin.

Diplômé en 2007 de l'ERG (École de Recherches Graphique), Jonathan De Winter (vit et travaille à Liège) est un artiste engagé et prolifique. Il expose de manière constante depuis une quinzaine d'années. Ce plasticien belge présente ces créations : sculptures, montages et dispositifs sonores. Enseignant investi, Jonathan De Winter transmet ses connaissances de la sculpture et des pratiques pluridisciplinaires à l'École des Arts Supérieurs de Saint-Luc de la ville de Liège, n'hésitant pas à offrir des projets ambitieux à ses étudiants.

③ Chloé Arrouy, *My First Weapon*, 2022

Acier

À proximité du Cyclotron

Chloé Arrouy (vit et travaille à Bruxelles) pratique une sculpture qui tient d'une approche expérimentale de techniques artisanales traditionnelles liées au façonnage du métal. Les objets qu'elle fabrique font souvent référence aux sociétés médiévales et à leur production foisonnante de formes troublantes. À travers la manipulation de signes issus de différents contextes culturels occidentaux, elle interroge les paradoxes de ces symboles, qui deviennent alors des terrains d'expérimentation. Entre sensualité et austérité, innocence et infamie, sa pratique la pousse à explorer la puissance empathique des formes, dans leur capacité à provoquer une sensation physique, souvent celle d'une douleur. L'univers qu'elle convoque entre en résonance avec ceux de la sorcellerie, de la torture, mais aussi du BDSM (bondage, domination, sado-masochisme) et de l'adolescence, autant de territoires propices pour évoquer son rapport à l'existence, à la sexualité et à la culture. Au delà du travestissement, de la réappropriation des symboles, au cœur de sa pratique se trouve une dynamique de revalorisation : les matériaux utilisés sont principalement issus de la récupération, parfois directement d'objets domestiques désuets.

Pour cette exposition, l'artiste propose une sculpture en forme de poignard géant dont le manche dessine une souris rappelant le célèbre Mickey Mouse. Le motif se base sur un dessin que l'artiste a réalisé à l'âge de huit ans, qu'elle avait intitulé « Bébé souris ». Avec ces deux symboles, jouet et arme, qui se rapprochent – ou s'affrontent –, on retrouve ce tiraillement entre différents univers qui font la marque de l'artiste.

④ Jeroen Erosie, *Jardin de sculptures éphémères*, 2022

Peinture au sol à la machine à tracer

Terrasses des Grands amphithéâtres (n'hésitez pas à monter voir l'effet des peintures depuis la terrasse supérieure)

La pratique de Jeroen Erosie (vit et travaille à Eindhoven) trouve son origine dans la fluidité et le mouvement incessant du graffiti. Cette discipline – où les lignes, les lettres et les formes évoluent progressivement et presque imperceptiblement vers des résultats imprévisibles – a laissé une marque indélébile sur l'ensemble de sa pratique. Ses toiles, dessins et collages semblent marquer un instant suspendu dans une énergie sans repos, un enchaînement et une superposition continus de formes, de lignes et de textures. L'œuvre de Jeroen Erosie constitue un mélange poétique de formes arrondies et de lignes géométriques, un langage qui se nourrit autant des paysages naturels de ses interminables balades à vélo que des observations architecturales des espaces oubliés et des symboles culturels de la ville. À un niveau plus subliminal, cette recherche reflète un besoin de traduire visuellement ses processus de pensée personnels par une approche répétitive, presque comme la recherche d'un vocabulaire idéographique personnel. Un équilibre difficile, où des gestes purement physiques et intuitifs se mêlent à un processus extrêmement méthodique de création, de réinterprétation et de recherche incessante.

À propos de son projet pour le Sart Tilman, Jeroen Erosie explique : « Je suis fasciné par les conditions éphémères qu'offre l'espace public en général et plus particulièrement par la façon dont l'art (au sens large) est exposé dans le monde extérieur. Des graffitis qui s'effacent, des affiches publicitaires qui s'effritent aux dessins à la craie des enfants sur le trottoir, il y a tant à voir dans le musée sans fin de l'espace public. Le travail pour le Musée en plein air du Sart Tilman s'est avéré être une réflexion sur mon processus visuel. Dans ce projet, j'ai essayé de chercher la combinaison de deux opposés : la monumentalité d'une sculpture (imaginaire) combinée à l'éphémère d'un dessin au trait, en utilisant la perspective de l'architecture brutaliste pour permettre le point de vue "parfait" momentanément. Pendant une seconde, la perspective a un sens, puis elle change à nouveau lorsqu'on s'éloigne, tout comme l'espace public change toujours lorsqu'on le traverse. En ce sens, être un spectateur actif dans l'espace public est à l'opposé de l'expérience de l'art dans une galerie ; il n'y a pas d'indication sur ce que l'on est censé voir ou expérimenter. Il semble qu'il y ait là une approche de la liberté que j'apprécie vraiment et que j'essaie d'apporter dans mon travail également. »

5 Dick & VLE, 1992, 2022

Reproduction d'une série de monotypes sur papier
Colonnade sous les terrasses des Grands amphithéâtres

Dick et VLE est un duo liégeois, né d'un collectif, constitué de Mélissa Pena et Simon Médard. L'évidence d'une rencontre entre deux univers et deux parcours, une envie de confronter leurs techniques, leurs obsessions graphiques, leur sens du cadre et de l'espace. Dick & VLE se rejoignent en créativité et en exigence, ils se parlent, sur grand ou moyen format en créant

une œuvre où ils se surprennent l'un l'autre. Il y a de longues recherches préliminaires, leur envie d'explorer ensemble différents supports, de convaincre l'autre avant de trouver la composition incontournable qui libère les conflits, qui titille les limites, qui débride leurs imaginaires. Il y a un dialogue incessant et foisonnant entre eux deux où se répondent leurs traits et leur goût aigu pour la géométrie. Et il y a une harmonie et une clarté dans leurs œuvres qui ne laissent rien deviner de gouffres, des tractations, des argumentaires qui sont le risque évident de tout acte créatif. Ce qui nous est montré est toujours pertinent, irrévérencieux, mystérieux et hasardeux. Rien dans leur travail n'est vain, rien n'y est ampoulé ni farouche, tout y est ludique, immédiat, sensoriel et impertinent. Rare, donc.

Comme ils l'expliquent le travail présenté dans l'exposition « est basé sur une série de monotypes faits à partir de dessins réalisés en duo. L'idée d'en faire des reproductions est née de la proposition de Mon Colonel & Spit de nous attribuer cet espace. Nous avons fait une relecture de nos dessins afin de rendre à ceux-ci une nouvelle identité et d'en faire des séries d'affiches. L'envie de garder une partie des affiches déjà présentes sur le site a tout de suite fait sens. Puisque certaines ont plus d'une trentaine d'années, il nous était impossible d'imaginer les enlever toutes et, par conséquent, de priver le lieu à jamais d'une partie de son histoire. »

6 Tommy Lhomme, Danaïde, cheval, atlas, 2022

Laine tuftée sur tapis ancien
Derrière la Maison des étudiants

L'installation de Tommy Lhomme (vit et travaille à Bruxelles), faite d'un tapis ancien réactualisé avec des motifs personnels, est un hommage à la tapisserie murale mais aussi au

linge que l'on étend dans le jardin. En suspendant la pièce à la verticale, un mouvement lent ou rapide se crée selon les conditions de vent.

«Davantage impliqué dans la recherche qu'intéressé par la finalité de l'objet artistique, Tommy Lhomme aime naviguer entre différents médiums. Son travail, empreint d'une forte spontanéité, est le fruit d'une exploration de soi. En constant renouvellement, sa recherche gestuelle et formelle, couplée à une volonté d'aller vite, lui permet de tromper l'ennui. Peintre, tufteur, photographe, tatoueur, insatiable explorateur, il s'intéresse également à d'autres pratiques, des univers qu'il questionne et met en lumière dans sa propre émission: le Tommy Show. L'artiste explique ainsi: "J'essaie de faire des autoportraits au milieu de tous les paysages que le monde m'offre. Mais la lumière change toujours, alors je recommence encore et encore."» – Vincent Bommarito

7 Alexandre Bavard, Sainte 22, 2022

Ciment, résine
Passage entre la Maison des étudiants et la Faculté de droit

La sculpture d'Alexandre Bavard se veut gardienne de ce lieu peu fréquenté, situé à l'écart du campus. Elle surplombe de manière presque menaçante cet endroit de passage, sorte de non lieu, entouré de hauts murs quasi aveugles. Ces murs, ce sont ceux, entre autres d'un bâtiment brutaliste (architecte André Jacmain, 1968) qui rappelle à l'artiste l'architecture des cités françaises auxquelles se rattache l'image de la culture de la rue, évoquée par la casquette que porte le personnage. Mélange des genres, mélange des époques et perte de repères. Hormis ce détail vestimentaire, le style rappelle plutôt la statuaire antique. Mais à l'inverse des colosses qui gardent les temples, cette figure est à échelle humaine, ce qui la ramène vers une sorte d'accessibilité, cepen-

dant empêchée par sa localisation en hauteur. Bien que la sculpture ait connu d'autres versions auparavant, celle-ci a été pensée, dans ses détails, pour ce lieu précis. Située à l'orée de la forêt, la figure s'est ainsi vue ajouter un serpent (le Sart Tilman abrite des couleuvres) et une libellule posée sur celui-ci, constituant une sorte d'allégorie de la nature elle-même posée sur l'épaule humaine.

«Alexandre Bavard (vit et travaille à Paris) a été formé à l'École Boule puis à l'École des Beaux-Arts de Lyon. C'est ce parcours double, entre des arts décoratifs et visuels, qui l'a conduit à explorer différents médiums depuis le début de sa pratique. Issu de la culture du graffiti, cet artiste pluridisciplinaire a commencé en travaillant la peinture et le dessin. Progressivement il s'est emparé de la performance, de la sculpture et de l'installation. Explorateur, il collecte, il collecte en zone urbaine les objets et sujets qui viennent alimenter l'univers qu'il élabore depuis le début d'une carrière déjà internationale. Les projets "Garikula", "Forth Smith" ou encore "Neo-Archelogia" sont à appréhender comme un travail de restitution de ces années à explorer le territoire, à pénétrer un présent promis aux mutations architecturales. Ces expositions recréent l'atmosphère de ces zones de no man's land qui ceinturent les villes. Dans cette histoire à rebours, Alexandre Bavard n'a de cesse de croiser les temporalités, comme avec la performance "Bulky", rituel modelé par le signe. Généré par le geste, la danse est mise en musique, en scansion; ces signes deviennent un mode de langage corporel. La performance permet au corps de faire œuvre, d'associer le tag au mouvement, la peinture à la gestuelle, le décor au vêtement.»
– Hélène Garcia

Alexandre Bavard exécutera une peinture-performance à l'occasion du finissage de l'exposition (toutes les informations seront publiées sur le site Internet du musée).

Musée en plein air — Sart Tilman

Accès libre et gratuit tous les jours 24h/24

Point de départ du parcours au pavillon d'accueil du Musée en plein air
Rond-point Simone David-Constant - 4000 Liège (Sart Tilman)

www.museepla.uliege.be



Soutenez le Musée en plein air!

Vous avez apprécié votre visite ?
Alors soutenez-nous dans la
réalisation de nos missions de
conservation, restauration et
valorisation de la collection.

Faites un don au Musée en plein
air du Sart Tilman sur le compte
BE81 7785 9317 1324 avec la
communication « don MPA ».

Merci pour votre visite et votre
soutien!

Avertissement

Soyez prudent·e·s quand vous circulez à pied ou à vélo au bord des axes routiers.

Le code de la route reste d'application.

Veuillez respecter la quiétude des lieux, les œuvres d'art et l'environnement.

Le Musée en plein air du Sart Tilman décline toute responsabilité quant aux éventuels accidents de personnes et dégâts ou vols qui surviendraient pendant votre visite du site.

Avec le soutien de :

